

## Ma famille...

Je suis à tout jamais reconnaissant envers mes parents pour leur aimante attention et pour les nombreux sacrifices qu'ils ont consentis – bien qu'ils ne possédaient pas grand-chose – afin que mes deux frères, mes quatre sœurs, et moi-même ne manquions de rien.

Mon père, Suejiro Kimura, est arrivé en Amérique un peu avant le début du vingtième siècle. Il avait seize ans et souhaitait faire fortune pour ensuite retourner prendre une confortable retraite au Japon. Comme pour la plupart des immigrants japonais de l'époque, les choses n'ont pas tourné comme il l'avait envisagé. Suejiro est retourné au Japon pour y rencontrer sa future femme, puis il est revenu aux États-Unis poursuivre sa quête de fortune. L'histoire de mon père était à ce titre plutôt commune. La plupart des immigrants japonais choisissaient de s'installer définitivement aux États-Unis, après avoir eu des enfants de nationalité américaine par naissance puisque nés sur le sol américain. Je suis aujourd'hui heureux d'affirmer que je suis l'un de ces enfants.

Mon père travailla comme manœuvre sur les chantiers d'entretien des chemins de fer, et devint même, à force d'opiniâtreté, contremaître. Son travail consistait à maintenir les voies en parfait état afin que les trains puissent convoier d'énormes troncs fraîchement abattus vers les scieries, puis des scieries vers les différentes localités où se construisirent les maisons et les villes dans lesquelles nous habitons aujourd'hui. Il s'agissait là de l'un des quelques emplois que les Japonais et les Chinois (Coolie\*) avaient le droit d'occuper. Ces travaux étaient mal payés et particulièrement éreintants pour la santé et néanmoins, c'était grâce à ce besoin de main d'œuvre bon marché que ces populations, appelées familièrement les "*gandy dancers*", furent autorisées à émigrer sur le sol américain.

À cette époque, les Américains regardaient de haut ces Asiatiques qu'ils surnommaient "*Japs*" ou "*Chinks*". Dans les premiers temps, mon père souffrit de solitude, la barrière linguistique l'empêchant de nouer des liens d'amitié avec les Blancs. Il s'est dès lors tourné vers l'amitié des Amérindiens qui vivaient dans leur réserve du Montana, proche de l'endroit où travaillait mon père. Il a beaucoup apprécié leur esprit de camaraderie et surtout, leurs cérémonies (*potlach*) où les participants chantaient, dansaient et mangeaient des repas cuisinés avec des morceaux de viande dont les Blancs ne voulaient pas. Ces fêtes promouvaient l'harmonie et la dignité humaine. Mon père et ces Indiens, bien qu'appartenant à des mondes bien différents, ont découvert entre eux un authentique lien d'humanité. De nos jours, ce lien éclaire encore de ses feux la grande cause de l'empathie mutuelle, surtout dans le contexte effrayant et en mutation dans lequel nous vivons. Nous sommes capables d'envoyer des hommes dans l'espace, nous avons même foulé le sol de la Lune, et cependant, nous ne sommes toujours pas capables de nourrir avec sincérité l'amour et le respect d'autrui. D'un point de vue philosophique, cela met en lumière l'extrême vanité de l'Homme, dans toutes ces communautés. Pourtant, l'espèce humaine ne doit sa survie qu'à sa capacité à déceler le sacré dans l'humain, en dehors de toute considération ethnique. Je me suis remémoré ces souvenirs quelques années plus tard, quand Bruce Lee m'a emmené dans un restaurant chinois de Seattle tenu par l'un de ses amis qui nous avait préparé et servi des plats traditionnels incluant des morceaux de viande peu communs.

\* *Kuli* (苦力, souffrance, force de travail) signifie "travailleur dur à la tâche", "travailleur de force".

Si j'ai de merveilleux souvenirs de notre relation père-fils, c'est parce que mon père Suejiro a toujours eu une préférence pour moi. Il m'emmenait parfois à la pêche et je passais souvent la journée avec lui quand il était seul sur son chantier. Il possédait une draine à trois roues que nous prenions pour aller travailler.

Ma mère était une toute petite femme tranquille qui ne dépassait pas les 1 mètre 46. Elle était peut-être petite, mais elle était formidable et possédait un fantastique amour qui avait le pouvoir d'apaiser et de guérir toutes les blessures et toutes les peurs. Elle était toujours là pour ses enfants, dans la maladie ou la bonne santé, et lorsqu'elle nous prodiguait des conseils, nous l'écoutions attentivement et nous nous conformions à son avis – car elle avait toujours raison !

À l'époque de la prohibition, ma mère fabriquait de l'alcool de riz pour mon père et pour les Américains qui travaillaient avec lui, ce qui nous valut de réguliers contrôles policiers. Toutefois, même si on menaçait mes parents d'aller en prison, comme ils ne vendaient pas cet alcool, ils n'ont jamais vraiment été inquiétés par les autorités.

Ma famille s'est progressivement agrandie jusqu'à ce que nous formions un foyer de sept enfants – trois garçons et quatre filles. Une de mes sœurs, Fumiko, était née avec une mauvaise jambe. Un jour, alors qu'elle aidait ma mère à allumer un feu dans la cuisine pour préparer le repas, elle vit sa robe s'enflammer. Elle fut brûlée sur environ un tiers du corps. Au bout de trois jours passés à l'hôpital de notre petite ville, il fallut la transférer dans un centre médical plus adapté, à Seattle. Pour notre plus grand malheur, elle s'y est éteinte, ses brûlures étant trop sévères et les moyens médicaux nécessaires à sa sauvegarde n'existaient pas encore. Elle n'avait que onze ans.

Jusqu'en 1942, notre vie de famille s'est tranquillement déroulée dans la petite ville de Clallam, dans l'état de Washington. C'est à cette époque – alors que la Seconde Guerre mondiale faisait rage – qu'on nous déplaça vers Tule Lake, en Californie, dans un camp où nous fûmes internés pendant un peu plus d'une année. Au terme de cette année, nous subissions un nouveau transfert, dans un camp de l'Idaho. Notre libération ne survint qu'à la fin de la guerre. Le premier camp, Tule Lake, était situé au nord de la Californie, tout près de la frontière avec l'Oregon. Il était constitué de 72 blocs, et tous les prisonniers étaient d'ascendance japonaise. Les baraquements étaient rudimentaires et des lits de camp nous y servaient de couchage. Curieusement, le gouvernement nous avait fourni des tenues qui



*Le camp d'internement des Nippo-Américains de Tule Lake en Californie où la famille Kimura fut internée en 1942. Il y a eu jusqu'à 32 132 bâtiments pour quelque 8000 prisonniers.*

ressemblaient à celles que portaient les soldats lors de la Première Guerre mondiale ; nous les avons portées avec horreur ! Les pantalons ressemblaient vraiment à des culottes d'équitation et les chapeaux avaient un aspect totalement grotesque. Le camp était géré comme une petite ville. C'est nous qui transportions les repas jusqu'aux différentes cantines. Personne ne possédait de jardin : le sol sablonneux était impropre à la culture. Il y avait très souvent de grosses tempêtes qui faisaient voler le sable jusque dans les baraquements, rendant l'entretien ménager particulièrement fastidieux. Nous demeurions pourtant aussi positifs que possible, sachant que nous ne pouvions rien y faire. Nous nous sommes donc contentés de vivre tant bien que mal cette expérience et, au cours de la dernière année, plusieurs jeunes hommes se sont portés volontaires pour servir dans l'armée pendant que les autres aidaient les fermiers de la région qui connaissaient des difficultés avec leurs récoltes. Ce sont les fermiers eux-mêmes qui les recrutaient, en venant les choisir au camp. Durant l'un des étés, j'ai travaillé dans une ferme de l'Oregon, où j'ai dû désherber d'interminables rangs d'oignons, plié en deux, pendant dix heures par jour, à me briser le dos et les genoux. Nous devions aussi charger et projeter par-dessus l'épaule des bottes de paille qui pesaient un poids phénoménal. C'était un travail harassant et pour lequel nous étions payés deux fois rien. Mon frère étant sergent-chef dans le 442<sup>e</sup> RCT\*, j'ai aussi voulu m'engager dans l'armée pour prouver ma loyauté, mais le gouvernement me l'a refusé, comme à de nombreux autres, par défaut de confiance du fait de nos origines. Nous avons tellement protesté qu'ils ont fini par enrôler les Japonais dans un bataillon hawaïen (le 100th Battalion). Ce même bataillon s'est battu pendant la campagne d'Afrique puis est remonté pour traverser l'Italie et rejoindre l'Europe, perdant en chemin bien plus d'hommes que tout autre bataillon, et glanant au passage de très nombreuses décorations pour la bravoure de ses soldats. J'ai, quant à moi, vainement tenté de me faire enrôler, mais ma vue était trop mauvaise. Après ma sortie du camp, je ne parvins pas à trouver du travail. Je n'eus aucun ressentiment à ce sujet, c'était ainsi, voilà tout. Et si cette information fait naître en vous de la colère, sachez qu'elle est inutile et ne peut que vous affliger inutilement. Bien sûr, c'était injuste, mais que voulez-vous y faire maintenant ? Durant cette période difficile, je me suis remémoré les années passées dans les camps et les moments où j'y pratiquais le judo. J'étais en effet autorisé à le pratiquer et j'ai pu me frotter à des pointures qui ont parfait mon enseignement. Il existait même des tournois auxquels nous avions le droit de participer et qui étaient source de motivation. Je me souviens de l'un d'eux, où j'étais inscrit en tant que ceinture blanche. Au premier combat, j'ai projeté mon adversaire en moins d'une seconde. Ce fut si rapide que pour le second combat, je me suis retrouvé en face d'une ceinture noire. Mon adversaire était de petite taille et en a profité pour passer en dessous de moi et m'infliger une projection d'épaule. Ce faisant, et n'ayant pas tout à fait bien exécuté sa technique, il me fit chuter sur l'épaule, me brisant la clavicule au passage. À l'époque, la médecine ne pouvait pas grand-chose pour moi, et je dus prendre mon mal en patience et attendre la guérison. La guerre prit fin aussi abruptement qu'elle avait commencé et, du jour au lendemain, on nous avertit que les camps allaient fermer et que nous devions tous partir. C'était absolument effrayant d'envisager ce départ sans aucun endroit où aller, sans nourriture et sans possessions d'aucune sorte.

---

\* 442<sup>nd</sup> Regimental Combat Team était une unité d'infanterie de l'US Army formée de volontaires nippon-américains engagés pour démontrer leur loyauté envers leur pays d'adoption.

Mon frère Minoru s'est alors mis en quête d'un logement à Seattle pour héberger toute la famille. Il lui fallut deux semaines pour le trouver. Henri Liedke était un Allemand qui vivait seul dans une grande demeure. Craignant les dégradations, il ne souhaitait pas nous y héberger. Alors, mon frère Minoru campa sous son porche pendant une bonne semaine au terme de laquelle le propriétaire céda. Il nous offrit la location d'une maison avec une chambre à coucher, dans laquelle mon frère voulait que nous vivions tous les dix. Après quelque temps, M. Liedke fit construire une chambre supplémentaire pour que nous soyons plus à l'aise. Nous sommes restés dans cette maison un peu plus d'un an. Dans le même temps, et au bout d'un mois de recherche, je parvins à décrocher un emploi d'assistant chez un jardinier paysagiste.

Toute ma famille cherchait assidûment du travail, partout où l'on embauchait. Mais comme nous étions Japonais, c'était extrêmement difficile. Finalement, mon frère, sergent-chef dans l'armée, finit par quitter le service et, en rentrant chez nous, trouva du travail grâce à son passé militaire. Le respect qu'il inspirait lui permit de me faire embaucher dans la fonderie où il travaillait lui-même. Ma mission consistait alors à pelleter du sable pour en remplir un fourneau. Les conditions de travail extrêmes endommagèrent sérieusement mes poumons.

Finalement, ma famille finit par trouver une petite épicerie tenue par un vieux couple de Grecs. Le mari était un coureur de jupons et passait son temps à tromper sa femme qui, n'en pouvant plus, craqua au point qu'il fallut l'interner dans une clinique psychiatrique. Lorsqu'elle en ressortit, elle vira tout bonnement son mari et géra la boutique toute seule. Elle possédait alors six chats qui couraient partout dans la boutique. Les temps étaient durs pour elle et elle commençait à désespérer. C'est ainsi qu'elle prit la décision de vendre, ne faisant plus que vingt dollars de chiffre par jour. Un ami de mon père nous prêta alors la somme nécessaire et, au bout de quelque temps, nous faisons un chiffre de près de trois cents dollars par jour. Jaloux de notre succès, l'ancienne propriétaire et ses amies se sont mises d'accord pour nous poursuivre en justice. Le juge était littéralement un géant, et donnait l'impression d'être sur le point de vous tuer à chaque fois que son regard tombait sur vous. Nous eûmes très peur qu'il ne prenne fait et cause pour notre accusatrice, juste parce que nous étions trois jeunes hommes opposés à une vieille dame. À notre plus grande surprise, le juge dit qu'il n'était pas dupe des manigances de cette femme et qu'il était évident qu'elle tentait de nous escroquer. Il lui demanda de quitter la salle d'audience et nous gagnâmes le procès. Après tout ce que nous avons enduré, comme l'incroyable injustice de l'internement dans les camps, enfin un juge honorable tranchait en notre faveur ! Nous étions véritablement heureux !

Quelques années plus tard, mon père, Suejiro Kimura, est décédé. Il était du genre à endurer ses souffrances sans jamais rien laisser paraître. Du coup, personne ne s'est rendu compte de son agonie. À ce sujet, il me revient un souvenir d'enfance : mon père, rentrant du travail, m'a tendu son gant de travail et m'a demandé d'en découper le fourreau du majeur. Ayant coupé le gant selon son souhait, j'ai trouvé au fond du morceau de cuir, le bout du majeur de mon père. Il s'était coupé le doigt entre deux rails de chemin de fer et pourtant, il avait terminé sa journée de travail comme si de rien n'était et sans se plaindre de quoi que ce soit. Nous avions coutume d'aller ensemble en forêt pour abattre un arbre de Noël. Mais cette année-là, il s'y était rendu seul. J'étais en train de gravir la montagne avec un ami quand j'ai croisé mon père, le sapin sur l'épaule. Après avoir bavardé avec nous quelques instants, il a repris son chemin vers la maison. Plus tard, j'ai appris qu'il était tombé et qu'une énorme écharde s'était logée au creux de

son aisselle. Mon père était comme ça. Et malgré son stoïcisme et son côté rustique, nous avons toujours été très proches lui et moi. Mon père était mon héros, ma force. Il travaillait très dur pour sa famille, pour un salaire de misère. Je suis particulièrement fier d'être son fils.

Pendant que nous faisons tourner notre magasin, un client originaire du Caucase nous a un jour suggéré d'importer et de vendre des mandarines japonaises. Mon grand frère, ayant trouvé qu'il s'agissait là d'une excellente idée, s'est lancé dans une campagne de marketing qui allait durer vingt ans. Pour cela, il a travaillé avec le sénateur Magnuson, le sénateur Jackson et bien d'autres encore, dans le but de démarrer l'importation des mandarines japonaises aux États-Unis. À cette époque, les mandarines du Japon étaient atteintes par le chancre citrique et nous dûmes prendre toutes les précautions qui s'imposaient. Le gouvernement américain n'en a pas moins édicté une loi bannissant cet agrume de son sol. Ainsi, il nous fallut vingt années d'efforts et près de 200 000 dollars pour parvenir à contourner ce problème et importer enfin ces mandarines sur le sol américain, mais uniquement dans les états de Washington et de l'Oregon. Une quinzaine d'années plus tard, nous élargissions le champ de nos importations à d'autres états.

Et puis, j'ai malheureusement perdu mes deux frères. Mon frère Eiji, retraité de l'Armée où il avait été sergent-chef dans la 442<sup>e</sup> d'Infanterie, avait été embauché dans l'une des fonderies de l'Olympic Foundry, d'où la possibilité qui m'avait été donnée d'y travailler, comme je le précisais plus haut. Eiji était un grand gars costaud qui mesurait 1 mètre 76 pour 77 kg. Il était plus grand que mon frère Minoru et que moi. Il était du genre athlétique et avait fait beaucoup de sport au lycée. Il était plutôt original, possédait un grand sens de l'humour, et s'entendait avec tout le monde.

Eiji avait l'habitude de faire des tours de piste au centre sportif du YMCA. Un jour où il courait en compagnie d'un ami, il s'est plié en deux au bout de 1500 mètres. Sur le coup, son ami n'a pas réagi ; il croyait qu'il était en train de s'étirer après ce mile couru si rapidement. En réalité, Eiji avait une violente crise cardiaque et il s'est effondré là, à même la piste. Il n'avait que quarante-sept ans. Moins de deux mois après sa mort, Minoru nous a quittés à son tour, victime d'une leucémie à l'âge de cinquante et un ans.

Mon frère Minoru était du genre particulièrement tenace et n'a succombé qu'après un long combat contre la maladie. Durant sa lutte, il a essayé tout ce qu'il était possible de tenter pour lui permettre de vivre ne fût-ce qu'un peu plus longtemps. Un jour, je lui ai apporté une pastèque, ou autre chose dont les gens m'avaient dit que cela l'aiderait. Bien qu'il ait été très malade et qu'il ne pouvait même plus manger, il a quand même essayé d'en avaler un peu pour me faire plaisir. Il s'est vraiment battu jusqu'à son dernier souffle. Voilà le genre de personne qu'il était. Un guerrier qui n'abandonnait jamais. Après avoir horriblement souffert



*Andy Kimura, à l'âge de quatre ans, bataillant avec son père dans le sous-sol de l'épicerie familiale, qui était accessoirement un lieu d'entraînement alternatif pour l'institut de kung-fu de Seattle. Taky lui enseigna ce que Bruce Lee lui avait transmis auparavant pour qu'un jour, son fils puisse prendre la relève.*



de la mort de mes deux frères, je me suis retrouvé seul à tenir notre magasin et à poursuivre leur rêve d'importation de mandarines japonaises. Je dois avouer qu'ils me manquent terriblement.

Le Canada importait de plus en plus de mandarines et d'oranges à cette époque et commençait même à en proposer aux États-Unis. Je n'appréciais pas du tout la façon de procéder des Canadiens qui, comme les Japonais, firent tout ce qu'ils pouvaient pour me faire abandonner ce marché. Je suis donc allé parler avec les Japonais en leur rappelant que cela faisait vingt ans que j'œuvrais pour promouvoir les mandarines et les oranges douces aux États-Unis, et en les priant de bien vouloir travailler de manière loyale et respectueuse, sans quoi, je refuserais tout bonnement de commercer avec eux. Il n'était pas question que je fasse des affaires de cette manière, quels que soient les bénéfices qu'il était possible d'en tirer.

J'ai rencontré Peggy, ma femme, qui était une de nos clientes. Nous sommes devenus amis et j'allais de temps en temps lui rendre visite. Nous avons alors commencé à sortir ensemble et c'est ainsi qu'est née notre relation. Nous nous sommes mariés, puis nous avons eu notre premier fils Andrew Minoru Kimura, le 17 septembre 1971. Nous ne pouvions pas imaginer à l'époque que hélas, nous divorcerions moins de deux ans plus tard.

Après la naissance d'Andy, j'ai travaillé pendant des années à l'épicerie. Nous étions ouverts six jours par semaine et ne fermions que le dimanche. Le dimanche était mon jour. Je prenais mes deux chiens et nous allions à notre maison, sur la plage, en quête d'air frais et de détente après une dure semaine de labeur.

Ma chère mère, Haruyo, une petite femme qui ne parlait guère. Elle était une belle personne et n'a jamais sollicité ses enfants pour quelque tâche ménagère que ce soit. Nous prenions soin de ne pas l'énerver et ce faisant, elle s'est toujours montrée douce, attentionnée et aimante. Elle nous a quittés à l'âge de quatre-vingt-douze ans, sans jamais s'être plainte. Un peu avant sa mort, me rendant compte qu'elle n'allait pas bien, je l'ai emmenée à l'hôpital. Je me souviens encore de ces deux infirmières qui tentaient désespérément de piquer une veine qu'elles n'arrivaient pas à trouver. Là, ma petite mère d'à peine 34 kilos, énervée par la situation, a littéralement envoyé bouler les deux infirmières jusqu'à l'autre bout de la pièce. Elle était vraiment très robuste. Les médecins ont dit que la mort était probablement due aux complications d'un diabète associées à l'âge. Ma mère était le ciment qui maintenait toute notre famille si unie. Elle aimait très profondément son mari et ses enfants, et leur a tout sacrifié. Ma mère, mon père, et mes frères décédés resteront dans mon cœur et dans mes prières jusqu'au jour où j'irai les rejoindre.

Vous en savez maintenant un peu plus sur la famille qui m'a vu grandir. Pour moi, cette histoire familiale est importante et je veux la partager avec tous ceux qui liront ce livre. Durant de nombreuses années, j'ai refusé – pour des raisons diverses – d'aborder la question de mon éducation. Mais en m'exposant aux yeux du monde au travers de ce livre, j'ai pensé qu'il était important de ne pas uniquement parler de ma relation amicale avec Bruce Lee, mais d'y associer tout ce qui m'avait construit. Porté par l'amour de ma famille et l'attachement de Bruce Lee, je vous quitte à présent sur ces mots du maître : *“Si tu aimes la vie, alors ne perds pas de temps, car c'est de ce temps que la vie est faite”*.

Taky Kimura